

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 49

Artikel: Les appartements à louer
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les appartements à louer.

Lausanne abonde en ingénieurs, en maîtres maçons, en architectes; on fait des constructions sur tous les points, on rase les masures, on exhausse les maisons, on entasse étage sur étage, mansarde sur mansarde, et cependant on y rencontre chaque jour de pauvres diables à la recherche d'un gîte, qui se plaignent du prix exorbitant des loyers. La *Feuille d'Avis* regorge d'annonces dans sa rubrique *appartements à louer*, et l'on ne trouve pas où se caser. — Voyez ce père de famille qui, depuis deux mois, cherche un appartement; que de difficultés, que de déceptions, que de refus n'a-t-il pas éprouvés! Son propriétaire lui a donné le congé, et à tout prix il doit déloger; mais ses ressources ne lui permettent pas de dépasser une certaine somme, il cherche, il s'informe, il court chaque jour à la recherche d'une demeure comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.

— Bonjour, Monsieur, pourrais-je savoir le prix de l'appartement que vous annoncez dans la *Feuille d'Avis*?

— Oui, oui, répond à demi-voix le propriétaire, qui fait sonner un trousseau de clefs dans la poche de son pantalon, j'ai déjà reçu plusieurs demandes, les appartements sont, paraît-il, très-recherchés maintenant... Avez-vous des enfants?

— Cinq, Monsieur.

— Alors, c'est différent; je ne loue qu'à des célibataires, à de vieilles demoiselles. Les enfants, voyez-vous, c'est intolérable; ça marche, ça crie, ça mange des pommes et des noix dans l'escalier, ça pleure, ça gratte les murs, oh, c'est une misère!... il est donc inutile que je vous montre l'appartement.

— Et le pauvre père de famille s'en va frapper à une autre porte.

— Bonjour, Madame, vous avez un appartement à louer?...

— Oui, Monsieur, répond la vieille en jetant un coup-d'œil rapide sur les vêtements du solliciteur, vous êtes... maître d'état?..... Avez-vous des enfants?

— Cinq, Madame, mais bien gentils, bien tranquilles.

— Allez m'en chercher des tranquilles! Et puis les marmots, ah! mon père! des drapeaux dans la cour,

des drapeaux aux fenêtres, des drapeaux partout! Non, cela n'est pas convenable en ville; les gens qui ont comme ça famille devraient habiter les faubourgs. Du reste, je vous dirai que l'appartement est presque promis; il est beau, grand, trois fenêtres en plein soleil; prix: neuf cents francs.

— Neuf cents!... je ne puis payer cela. J'ai l'honneur de vous saluer, Madame.

— Bonjour, Monsieur; bien fâchée, mais, vous le savez, tout est cher maintenant, et puis ces bruits de guerre et de choléra....

Et le brave homme descend rapidement l'escalier, tandis que la propriétaire continue à prouver la cherté des choses. Il s'arrête un moment sur le seuil, consulte la *Feuille d'Avis*, à laquelle il s'est abonné depuis qu'il est en quête d'un logis, puis se dirige dans une rue voisine. Il entre au numéro 15, et à peine a-t-il franchi trois marches qu'une vieille veuve, qui voit des voleurs partout et qui passe chaque soir, avant de se coucher, son manche à balai sous le lit, lui crie d'une voix aigre:

— Qui est là?

— Pardon, Madame, pourrais-je voir l'appartement qui est à louer?

— Veuillez vous essayer les pieds, s'il vous plaît, on vient de récurer, et une dame très comme il faut doit venir le visiter bientôt.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Je n'en ai que cinq, Madame, mais bien gentils, bien tranquilles.

— Cinq enfants! ah je vous plains; moi je les déteste.

— Rassurez-vous, Madame, mes enfants ne vous causeront aucun ennui. Pourrais-je voir l'appartement?

— Veuillez repasser demain, car nous venons de récurer et vous avez de gros souliers qui marqueraient le parquet. Je puis vous dire du reste exactement en quoi il consiste et les conditions du bail. Deux chambres, une cuisine, un magnifique soleil, une belle caisse à bois, un cendrier, un bûcher, etc.; prix: cinq cents francs....

— Le prix est un peu élevé pour moi, mais cependant...

— Trimestre payable à l'avance, continue la veuve, escaliers blanchis à la terre glaise deux fois par se-

maine, nattes à la charge du locataire, pas de pots à fleurs sur les fenêtres, pas de chiens ni de chats, porte de la maison fermée à dix heures du soir, pas de passe-partout pour les locataires et surtout pas de clous plantés dans les murs. Pensez que l'autre jour je surprends mon locataire du troisième occupé à planter une pointe de Paris dans la tapisserie, au beau milieu d'une fleur, et pourquoi?... pour pendre son miroir à barbe!...

A l'ouïe de cette éloquente tirade, notre pauvre diable toussa trois fois, souleva le bord de son chapeau et regagna la porte. Faisons, dit-il, une dernière tentative, entrons au numéro 7.

Le numéro 7, pour le dire en passant, est un bâtiment très étroit, à deux fenêtres de face, assez profond, mais encore plus étroit sur le derrière; on croirait entrer dans un cornet; quant à la hauteur, elle ne finit pas, le terrain ne coûtant rien du côté du ciel, et M. B., ancien cocher, n'ayant d'autre revenu que celui de sa maison, qu'il exhausse tous les trois ans au moyen de matériaux très légers; véritable château de cartes qui ne doit son équilibre qu'à ses voisins.

— Glin, glin, glin. L'appartement à louer, s'il vous plaît?

— C'est plus haut, Monsieur, voilà la troisième fois qu'on me dérange.

Il sonne au second et adresse la même question. La porte s'entr'ouvre, deux verres de lunettes se présentent avec cette apostrophe: « Allez au diable! c'est plus haut, c'est la troisième fois qu'on interrompt mon dîner. »

Au troisième, on ne répond pas; au quatrième, un dogue énorme défend l'entrée; au cinquième, des enfants morveux qui ne donnent aucun renseignement; enfin, au sixième, il trouve le propriétaire occupé à rajuster une serrure.

— Donnez-vous la peine d'entrer.

— Ah! mais, c'est une mansarde, dit le brave homme étonné. Je cherche un appartement... aïe! Sa phrase fut coupée; il venait de cogner violemment le plafond qui avait une pente assez sensible.

— Veuillez vous baisser un peu. Voyez, voici le salon.

A ces mots, notre pauvre Paturot à la recherche d'un logement, poussa un soupir; c'était une de ces pièces où il faut ouvrir la croisée pour passer la manche de son habit.

— Si vous saviez, lui dit le propriétaire, qu'on est bien ici! Beaucoup d'air, la vue de tous les toits de la ville, beaucoup de chaleur en été, bien au-dessus des bruits de la rue; c'est un chez-soi délicieux. Pour quatre cent cinquante francs, que voulez-vous avoir de mieux!

Le brave homme répondit que sa femme, atteinte de rhumatisme, ne pourrait jamais monter si haut, fit ses excuses et s'en alla. Arrivé dans la rue, les bras lui tombèrent.

Il n'avait d'autre perspective que la tente-abri.

L. M.

Relation

du séjour des prisonniers de guerre français et suisses, sur le ponton la CASTILLE, dans la baie de Cadix, et de leur évasion le 15 Mai 1810.

Par L. CHAPUIS, de Lausanne, chirurgien-major.

II.

Plusieurs officiers qui étaient du complot restèrent à bord, faute d'avoir été assez prompts à sauter dans la chaloupe.

Un de ceux qui s'y étaient jetés manqua de courage dès qu'il vit que l'on faisait feu sur la chaloupe, il se jeta à la mer pour regagner le ponton, où il fut reçu avec des huées.

Après ce coup d'éclat, il fut défendu à tous les prisonniers de paraître sur les ponts pendant que l'on déchargerait de l'eau, sous peine de mort.

La chaloupe fut évaluée à vingt-deux mille francs, que l'on fit payer, au moyen de retenues faites sur le prêt des officiers restants.

Dans le courant de mars 1810, il y eut sur les côtes occidentales de l'Espagne une tempête affreuse qui dura pendant cinq jours consécutifs, il semblait à chaque instant que la vieille carcasse du ponton allait s'entrouvrir, le vent soufflait avec furie dans toutes les ouvertures du vaisseau et personne ne pouvait se tenir debout, et tous les prisonniers, excepté les marins, marchaient avec beaucoup de peine quand il fallait se transporter d'un point dans un autre; il était impossible de faire du feu à la cuisine et par conséquent de rien cuire.

Malheureusement l'eau douce commençait à manquer, on n'en avait pas pour deux jours; on fut obligé de diminuer la ration de la moitié; mais, comme il arrive assez ordinairement que l'on désire davantage une chose à mesure qu'elle devient difficile à obtenir, il semblait que la soif augmentait à mesure que la quantité d'eau diminuait, et que la soif que l'on prévoyait devoir arriver se joignait à celle du moment actuel, et comme on n'avait point pris de précautions pour s'opposer à ce que l'on n'enlevât de l'eau, beaucoup d'individus percèrent les tonneaux pendant la nuit pour s'approvisionner de celle dont ils croyaient avoir besoin par la suite; le lendemain matin on trouva deux tonneaux vides et beaucoup d'eau répandue.

Le second jour la ration fut réduite à deux verres par homme pour vingt-quatre heures. Et comme le biscuit commençait aussi à manquer, chacun avait le plus grand soin de ce qu'il lui en restait, et souvent on se cachait pour manger, afin de n'être pas obligé de partager avec des camarades qui n'en avaient déjà plus; on ne savait combien de temps durerait cette tempête et quand on recevrait des vivres, de sorte que chacun pensant à sa conservation, l'égoïsme devint la passion dominante.

Vers la fin de ce jour, on fit des signaux de détresse pour indiquer les besoins que l'on avait; mais la mer